

DUALITÉ DU CONFINEMENT ET ENJEUX IDENTITAIRES DANS LA FICTION LITTÉRAIRE : À PROPOS DE *LA PRISONNIÈRE* DE MARCEL PROUST

Marie Cécile BOUGUIA FODJO
École Normale Supérieure de l'université de Yaoundé I
maryves29@yahoo.fr

Résumé : Perçu comme l'enfermement ou l'isolement dans un espace circonscrit, le confinement sous la plume de Marcel PROUST trouve ses origines dans l'amour possessif, la jalousie morbide et le besoin de tout contrôler du protagoniste Marcel à l'égard de son amante Albertine. Les dimensions tantôt consentie ou imposée, tantôt physique ou mentale de la réclusion témoignent à suffire de la fécondité de cette réalité dans *La Prisonnière*. Le tandem total/partiel met en relief les aspects souple et ferme de la séquestration, qui sont autant de manifestations de l'assouplissement des mesures barrières édictées par Marcel. La thématique richardienne qui permet ici de recenser les motifs, a facilité l'atteinte de notre objectif principal qui consistait en l'exploration des modalités d'esthétisation du thème de l'enfermement. Ledit objectif principal se décline en deux objectifs secondaires dont le premier vise essentiellement à examiner les mobiles et les formes d'isolement tandis que le second s'attelle à analyser l'ambivalence de la protégée du confinement sur les protagonistes. Il en ressort que les enjeux identitaires de la claustration se déploient sous le signe d'une dualité certaine. Cette ambivalence assure le glissement de perception du confinement qui va de l'épreuve vexatoire et privative vers une expérience qui catalyse les énergies créatrice et émancipatrice. Le confinement campe de ce fait le paysage de l'œuvre dans une certaine apologie du sujet pensant et la vision du monde de l'auteur dans une dialectique de l'égo-poétique, facteur d'épanouissement.

Mots-clés : confinement, dualité, enjeux identitaires, égo-poétique.

DUALITY OF CONFINEMENT AND IDENTITY ISSUES IN LITERARY FICTION: ABOUT *LA PRISONNIÈRE* BY MARCEL PROUST

Abstract: Perceived as isolation in a circumscribed space, confinement under the pen of Marcel PROUST finds its origins in possessive love, morbid jealousy and the need to control everything of the protagonist Marcel with regard to his lover, Albertine. The dimensions sometimes agreed or imposed, sometimes physical or mental, of the confinement suffice to testify to the fruitfulness of this reality in *La Prisonnière*. The total / partial tandem highlights the flexible and firm aspects of sequestration, which are all manifestations of the relaxation of the barrier measures enacted by Marcel. The Richardian theme, which here makes it possible to identify the reasons, facilitated the achievement of our main objective, which consisted of exploring the modalities of aestheticization of the theme of confinement. Said main objective is broken down into two secondary objectives, the first of which essentially aims to examine the motives and forms of isolation, while the second seeks to analyze the ambivalence of the protea of confinement on the protagonists. It emerges that the identity issues of confinement unfold under the sign of a certain duality. This ambivalence ensures the shift in the perception of confinement that goes from vexatious and private ordeal to an experience that catalyzes creative and emancipatory energies. Confinement therefore camps the landscape of the work in a certain apology for the thinking subject and the author's worldview in a dialectic of ego-poetics, a factor of fulfillment.

Keywords: confinement, duality, identity issues, ego-poetics.

Introduction

L'avènement de la pandémie à corona virus en 2019 a contraint le monde à s'isoler dans des espaces circonscrits. Cette limitation de la liberté de mouvement a rencontré un consentement mitigé de la part des populations à travers le monde. Dérivé du verbe « confiner » qui désigne l'action d'enfermer, d'isoler, de limiter, le confinement ici est synonyme d'enfermement. Dans le contexte pandémique qui prévaut, il réfère à un empêchement physique des contacts sociaux dans le cadre restreint de la sphère privée. L'expérience de la claustration plus ou moins ferme est un motif fécond pour de nombreux écrivains. Dans la littérature française, cette réalité est déclinée sous plusieurs formes allant de la détention à l'isolement culturel et idéologique en passant par l'internement, la captivité et plus encore. De manière générale dans les fictions littéraires, le temps de la réclusion est éprouvant et contrariant mais il permet d'apprécier avec une certaine nostalgie les bienfaits de la liberté, tout en favorisant également une re-centration sur soi à l'effet de mieux se découvrir, de mettre à jour son individualité et de s'émanciper.

Dans son roman intitulé *La Prisonnière*, Marcel Proust (1999) poétise la réalité de l'emprisonnement d'Albertine Simonet par son amant Marcel, le narrateur. Formulant l'hypothèse générale selon laquelle l'expérience de l'enfermement impacte doublement l'individu dans ce qu'il a de véritablement singulier : son identité, nous nous demandons comment le narrateur en vient-il à garder recluse sa bien-aimée ? Cette claustration est-elle totale ou partielle, physique ou mentale, imposée ou consentie ? Quelle en est la portée sur l'identité des protagonistes ? Ces interrogations nous permettront d'analyser les modalités d'esthétisation du confinement sous la plume proustienne. Pour mener à bien cette étude de la dualité de la réclusion et de l'ambivalence des effets identitaires subséquents dans *La Prisonnière*, nous aurons recours à la grille d'analyse thématique. Il s'agira notamment, à l'aune des travaux de Jean-Pierre Richard, de recenser et d'analyser les motifs qui construisent le thème, c'est-à-dire : « un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde ». (Richard 1961, p.24) Partant de cette définition, la démarche richardienne se propose donc, de trouver la constitution de l'univers imaginaire de l'auteur par l'identification des thèmes, la description des motifs et la caractérisation du paysage de l'œuvre. Les motifs, d'après J.-P. Richard (1974, p.220), « sont des voies possibles d'une lecture à diverses entrées ». C'est l'ensemble des différents éléments descriptifs du thème. L'atout de cette méthode d'analyse est qu'elle met en relief les expériences sensibles des sujets et leur impact sur la conscience singulière qui les conçoit. Dès lors, notre investigation consistera essentiellement à explorer les mobiles et les formes d'isolement d'une part et à examiner l'ambivalence de la portée de ce confinement sur les protagonistes d'autre part.

I. Motivations et typologie de la claustration

De manière générale, la lecture de *À la recherche du temps perdu* présente le confinement ou l'enfermement comme une situation récurrente dans le texte proustien¹. Comprendre la réalité de la réclusion dans *La Prisonnière*, c'est avant tout identifier les raisons qui la justifient et les diverses formes de claustration manifestes dans le texte.

¹ Le jeune narrateur, Marcel, depuis *Du Côté de chez Swann*, et tout le long de *La Recherche* présente une santé fragile qui l'oblige très souvent à rester confiner.

1.1. À l'origine de la réclusion ... l'amour

D'entrée de jeu, il convient de préciser que le roman proustien ici considéré, dépeint la cohabitation de Marcel, le narrateur, et sa bien-aimée Albertine Simonet. En effet, l'amour du narrateur pour Albertine commence et croît dans les romans précédents². Malgré le désaccord de ses proches et les lourds soupçons de frivolité et de lesbianisme qui pèsent sur la jeune fille, il l'aime et désire l'épouser. Dans l'extrait suivant, Marcel fait part de son projet à sa mère :

Et alors, calculant l'avenir, pesant bien ma volonté, comprenant qu'une telle tendresse d'Albertine pour l'amie de Mlle Vinteuil et pendant si longtemps, n'avait pu être innocente, qu'Albertine avait été initiée, et autant que tous ses gestes me le montraient, était d'ailleurs née avec la prédisposition du vice que mes inquiétudes n'avaient que trop de fois pressenti, auquel elle n'avait jamais dû cesser de se livrer (auquel elle se livrait peut être en ce moment, profitant d'un instant où je n'étais pas là), je dis à ma mère sachant la peine que je lui faisais, [...] il faut absolument que j'épouse Albertine.

La Prisonnière, (p. 1604-1605)

Mais avant de l'épouser, il entreprend de vivre sous le même toit qu'elle. Ce concubinage dans le domicile familial du narrateur à Paris a pour premier objectif d'éloigner Albertine de Balbec, ville où elle entretiendrait des relations inavouées et vicieuses avec différents autres personnages. En effet, le héros, en proie à une terrible flambée de jalousie, envisage de s'installer en toute hâte avec Albertine à Paris, afin qu'elle ne puisse renouer des relations vicieuses. Marcel le reconnaît en ces termes :

Certes, j'avais fui Balbec pour être certain qu'elle ne pourrait plus voir telle ou telle personne avec laquelle j'avais tellement peur qu'elle ne fit le mal en riant, peut-être en riant de moi, que j'avais adroitement tenté de rompre d'un seul coup, par mon départ, toutes ses mauvaises relations.

La Prisonnière, (p. 1618)

Il apparaît clairement que c'est pour éviter de se faire cocufier et pour préserver Albertine du vice que Marcel l'invite à s'installer avec lui à Paris. Le narrateur espère qu'en le faisant, non seulement ses suspicions et sa jalousie s'estomperaient, mais aussi que leur amour irait grandissant jusqu'au mariage. Mais une fois à Paris, Marcel continue de ressentir cette insécurité amoureuse qui l'insupporte. De ce fait, il séquestre son amante dans le domicile. Faute de pouvoir véritablement sonder le cœur d'Albertine, Marcel cherche à en contrôler le corps en limitant sa liberté de mouvement. Dès lors, la relation amoureuse entre les deux amants se vit sous le signe du confinement, tant pour l'un que pour l'autre. Il s'agit d'une sorte d'assignation à domicile dans laquelle Marcel soumet Albertine à une surveillance constante tel qu'il le confesse plus loin. L'installation d'Albertine chez Marcel et la surveillance à laquelle il la soumet sans relâche, sont autant de mesures barrières qu'il met en place pour s'assurer de la distanciation sociale entre Albertine et les potentiels rivaux. Cette situation débouche sur une réclusion à double niveaux. La séquestration d'Albertine s'associe à l'enfermement réel du narrateur dans sa

² C'est sur la plage de Balbec que Marcel aperçoit pour la première fois Albertine, pédalant sa bicyclette. « Je savais que je ne posséderais pas cette jeune cycliste si je ne possédais pas aussi ce qu'il y avait dans ses yeux. Et c'était par conséquent toute sa vie qui m'inspirait ». (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : 626) Dès l'instant, Marcel éprouve pour elle une attraction et une affection croissantes, qui à la fin de *Sodome et Gomorrhe II* le décide à vouloir vivre avec elle.

chambre et accentue sa difficulté à vivre un amour autrement que comme une obsession. Il devient clair que dans *La Prisonnière*, Marcel est dans une perspective identitaire faite de questionnements, comme le témoignent à suffire les multiples moyens de contrôle mis en place allant de la surveillance la plus évidente à la plus discrète. L'amour possessif du narrateur se veut exclusif et face à la légèreté d'Albertine, le pousse à une jalousie morbide qui explique la cohabitation et la séquestration qu'il initie et qui mettent à découvert la crise du sujet qu'il traverse. On pourrait voir en ce concubinage un désir du narrateur d'expérimenter la stabilité et la quiétude dans sa relation amoureuse. Cette quête de sécurité amoureuse pourrait être à l'origine de l'incarcération qu'évoque le titre du roman ici considéré « *La Prisonnière* ». Ce vocable laisse transparaître un autre motif récurrent, qui décrit le thème de l'emprisonnement dans *La Prisonnière* : une diversité de formes d'enfermement qu'il convient d'explorer pour mieux en apprécier les répercussions sur la personnalité des protagonistes.

1.2. De la typologie de la séquestration

De toute évidence, l'enfermement corporel est très manifeste dans le texte qui sous-tend cette réflexion. Mais une analyse minutieuse permet de discriminer une variété d'emprisonnement dans le texte. On pourra distinguer la claustration subie/consentie ; totale/partielle et physique/mentale. Ces trois paires lèvent un pan de voile sur la dynamique du confinement dans *La Prisonnière*. Sous la plume de Marcel Proust, la captivité d'Albertine à Paris chez son amant n'est pas initialement une contrainte. Elle accepte librement de s'installer avec son amant à Paris et Marcel se souvient de ce choix délibéré d'Albertine et du plaisir qui en découlait :

Quand je pense maintenant que mon amie était venue à notre retour de Balbec habiter à Paris sous le même toit que moi, qu'elle avait renoncé à l'idée d'aller faire une croisière, qu'elle avait sa chambre à vingt pas de la mienne, au bout du couloir [...] et que chaque soir, fort tard, avant de me quitter, elle glissait dans ma bouche sa langue, comme un pain quotidien [...]

La Prisonnière, (p. 1609)

Albertine renonce à la croisière pour cohabiter avec Marcel. Mais son consentement ne prenait pas en compte les réactions excessives de son amant. Il s'agit donc là d'un consentement inconsidéré. Toutefois, Marcel loin de la soumettre à une réclusion marquée ou totale opte pour un enfermement partiel, flexible. La souplesse de cette claustration se traduit par les sorties intermittentes, bien que sous surveillance, qu'Albertine et parfois Marcel également se permettaient. Lorsqu'il n'était pas en compagnie d'Albertine dans ces moments d'assouplissement des mesures barrières, Marcel la faisait suivre discrètement. Il semble réaliser dans le passage ci-après que ces précautions ont été inutiles :

Même les premiers temps de notre arrivée à Paris, insatisfait des renseignements qu'Andrée et le chauffeur m'avaient donnés sur les promenades qu'ils faisaient avec mon amie, j'avais senti les environs de Paris aussi cruels que ceux de Balbec [...]. En réalité, en quittant Balbec, j'avais cru quitter Gomorrhe, en arracher Albertine ; hélas ! Gomorrhe était dispersée aux quatre coins du monde.

La Prisonnière, (p.1619)

L'insatiabilité de Marcel dans son contrôle toujours plus poussé de sa concubine frise la paranoïa, qui traduit ici une altération de la personnalité du narrateur. De manière générale, on observe que la prisonnière de Marcel jouit momentanément d'une liberté provisoire et sous surveillance qui nous autorise à questionner les relations tissées avec « l'extérieur » et à apprécier le niveau de porosité qui caractérise les échanges entre l'intérieur et l'extérieur. Cette sorte d'assouplissement des mesures barrières n'annihile en rien l'atmosphère d'isolement qui investit le roman proustien qui sous-tend cette investigation. Tout bien considéré, la séquestration ici présente un double tranchant. En emprisonnant Albertine, Marcel s'emprisonne également, en la surveillant en permanence, il se mue en garde-prisonnier. Nous sommes là au cœur d'une dialectique du séquestreur/séquestré, qui voudrait que le sort des deux amants soit identique dans le cadre étroit où ils sont embastillés. Cette réclusion se décline également dans l'œuvre sous le tandem physique/mental. Si l'enfermement corporel ou physique d'Albertine semble évident, - car elle est maintenue captive dans le domicile de son amant et interdit par Françoise et même par Marcel d'accéder à toutes les pièces dudit domicile - il convient tout de même de relever qu'elle est également l'objet d'une tentative de claustration mentale. Plus insidieuse, cette dernière forme d'empêchement se manifeste au travers de diverses restrictions - autres que physiques - que lui imposent son amant et Françoise, la domestique. Il s'agit là de la pollution de la mentalité d'Albertine par les habitudes nouvelles et limitatives qui amènent les murs de sa prison intérieure à se refermer sur elle-même. Dès lors, « Albertine comprit avec stupeur qu'elle se trouvait dans un monde étrange, aux coutumes inconnues, réglé par des lois de vivre qu'on ne pouvait songer à enfreindre. » (*La Prisonnière*, p. 1614) Face à cet empêchement mental, Albertine opprimée, est contrainte au silence et à la soumission au sens de Leila Slimani (2020, p. 19) pour qui : « [...] si elles [les femmes]³ sont entre quatre murs, c'est aussi parce qu'on se méfie d'elles. À l'intérieur, la femme vit sous surveillance. [...] Enfermée dans un lieu, la femme l'est aussi dans le silence puisque sa parole n'est pas vouée à être entendue ». En guise d'illustration de cette aliénation qui rime avec claustration, évoquons la scène où Françoise discipline Albertine et veut l'assujettir aux règles de la maison ; l'objectif étant de la dompter et de la dresser tel un animal engagé :

[...] des habitudes d'ordre dont mon amie n'avait pas la première notion. Elle n'aurait pas fermé une porte [...]. Son charme un peu incommode était ainsi d'être à la maison moins comme une jeune fille que comme une bête domestique qui entre dans une pièce, qui en sort, qui se trouve partout où on ne s'y attend pas [...]. Pourtant elle finit par se plier à mes heures de sommeil, [...] à ne plus faire de bruit avant que j'eusse sonné. C'est Françoise qui lui imposa ces règles.

La Prisonnière, (p. 1613)

Par ailleurs, cette captivité abstraite se traduit également dans l'attitude d'Albertine lors de ses sorties autorisées et surveillées. Bien qu'elle soit hors de son espace sans horizon et visite par exemple le Trocadéro (*La Prisonnière*, p. 1705) ou le château de Versailles (*La Prisonnière*, p. 1703), Albertine n'est pas épanouie. Elle ressent le poids du constant espionnage de son amant et se sent traquée même lors des promenades. Marcel avoue : « [...] je ne la laissais circuler que sous ma tutelle dans un prolongement extérieur de la séquestration et d'où je la retirais à l'heure que je

³ C'est nous qui soulignons.

voulais pour la faire rentrer auprès de moi ». (*La Prisonnière*, p. 1697) Dans de pareils moments, quoiqu'elle ne soit pas physiquement cloîtrée, elle semble le rester sur le plan mental étant donné que son épanouissement n'est pas concret. Ceci laisse transparaître les enjeux de l'emprisonnement (physique comme mental) sur la personnalité de la prisonnière de Marcel. Les diverses motivations et les types de claustration dont l'étude a constitué l'essentiel de cette première articulation de notre réflexion sont les motifs par lesquels le thème de l'enfermement se déploie. La forte présence desdits motifs dans le roman proustien ici en étude, nous autorise à caractériser le paysage de l'œuvre à travers l'examen de la portée de la réclusion.

2. Les enjeux identitaires du confinement

Cette seconde articulation de notre démonstration, tout en s'intéressant aux effets de la réclusion sur l'identité des protagonistes, ambitionne de montrer que l'épreuve de la captivité de prime abord désobligeante et malfaisante pourrait paradoxalement se muer en expérience bienfaisante, épanouissante ou en un cheminement initiatique. L'isolement du monde extérieur se fait dans un chronotope dont la portée identitaire sur les personnages met en relief un « souffle du lieu » (Michel Butor 1975, 22) ambivalent aux aspects tantôt dysphoriques tantôt euphoriques, qui nécessitent un examen.

2.1. De l'épreuve privative et vexatoire ...

Physique ou mentale, ferme ou souple, l'incarcération d'Albertine chez Marcel à Paris est vécue premièrement comme une expérience éprouvante qui l'insupporte. L'impression d'étrangeté qui émane de ce domicile, dont la discipline coercitive imposée par Françoise agit à n'en point douter sur l'identité d'Albertine, est perceptible. C'est dans cette même logique que Erving Goffman (1968, 57) fait observer que : « La barrière interposée entre le reclus et le monde extérieur constitue la première amputation que subit la personnalité ». Albertine se sent embastillée. De l'être mobile, insaisissable et loquace qu'elle était, c'est un personnage sédentaire, taciturne et assez soumis que nous retrouvons à la fin du roman. Cette métamorphose dysphorique de sa personnalité est relevée par Marcel en ces termes :

Certes Albertine était bien plus prisonnière que moi. Et c'était une chose curieuse comme, à travers les murs de sa prison, le destin qui transforme les êtres avait pu passer, la changer dans son essence même, et de la jeune fille de Balbec faire une ennuyeuse et docile captive. Oui les murs de la prison n'avaient pas empêché cette influence de traverser ; peut-être même est-ce eux qui l'avaient produite. Ce n'était plus la même Albertine, parce qu'elle n'était pas comme à Balbec, sans cesse en fuite sur sa bicyclette, [...] parce qu'enfermée chez moi, docile et seule, elle n'était plus [...] cet être fuyant, prudent et fourbe [...]. Parce que, surtout je lui avais coupé les ailes, elle avait cessé d'être une Victoire, elle était une pesante esclave dont j'aurais voulu me débarrasser.

La Prisonnière, (p.1882)

L'attribut de l'héroïne, la bicyclette, qui symbolise son attachement à la mobilité et à la liberté apparaît clairement pour reprendre Roland Barthes (1964, 210) tel : « un objet plein et plein de secrets ». L'espace-temps claustral engendrait l'atmosphère d'oppression qui poussait la prisonnière à dissimuler sa souffrance en se murant dans un lourd silence. Et Marcel d'observer : « Entre Albertine et moi il y avait souvent

l'obstacle d'un silence fait sans doute de griefs qu'elle taisait. » (*La Prisonnière*, p. 1680) À ce mutisme, s'adjoignaient une obéissance et une soumission qui stupéfiaient Marcel :

[...] cette application extraordinaire que mettait Albertine à ne jamais être seule, à ne jamais être libre, à ne pas s'arrêter un instant devant la porte quand elle rentrait, à se faire accompagner ostensiblement, chaque fois qu'elle allait au téléphone, par quelqu'un qui pût me répéter ses paroles, par Françoise, par Andrée, [...]

La Prisonnière, (p. 1736)

C'est à croire que toute sa personnalité a été modifiée. Cette docilité d'Albertine, son acceptation de toutes les limitations qui sont imposées, s'apparente plutôt à une résignation, qui est un marqueur de son malaise identitaire. Cette métamorphose de la personnalité d'Albertine déteint également sur son physique. En effet, la portée dysphorique de la captivité semble psychosomatique, dans la mesure où elle va de l'intérieur de l'être pour se refléter aussi sur son physique. On comprend dès lors pourquoi le narrateur dit que : « [...] physiquement, elle avait changé aussi. Ses longs yeux bleus [...], le crêpelage de ses cheveux [...] ». (*La Prisonnière*, p. 1616) À force de privation, « Albertine avait perdu toutes ses couleurs [...]. Elle avait peu à peu perdu sa beauté ». (*La Prisonnière*, p. 1732) S'il est vrai que la séquestration assortie du contrôle constant engendrent l'usure de la personnalité d'Albertine tout en mettant à mal son bien-être, il semble tout aussi avéré que la personnalité de Marcel n'est pas non plus épargnée. On le voit davantage obsédé, fou de jalousie et maniaque. Ne le dit-il pas lui-même en ces termes : « Dès que je sortais avec Albertine, pour peu qu'un instant elle fût sans moi, j'étais inquiet, je me figurais que peut-être elle avait parlé à quelqu'un ou seulement regardé quelqu'un. » ? (*La Prisonnière*, p. 1620-1621) L'identité du narrateur est désormais affectée par la paranoïa et les manies.

Tout bien considéré, une telle métamorphose identitaire expose leur amour à la désintégration. Le peu de bonheur qu'ils partageaient s'effrite sous leurs regards impuissants, tel que le constate Marcel : « [...] Ces joies, loin de les devoir à Albertine que d'ailleurs, je ne trouvais plus guère jolie et avec laquelle je m'ennuyais, que j'avais la sensation nette de ne pas aimer, je les goûtais au contraire pendant qu'Albertine n'était pas auprès de moi ». (*La Prisonnière*, p. 1611) Marcel se trouve également transformé dans sa singularité et dans son rapport à Albertine. La lassitude du narrateur se pose dès lors comme un corollaire des effets néfastes de la captivité d'Albertine. La claustration impacte péjorativement chacun d'eux et Marcel de s'en offusquer : « [...] comme un ermitage isolé, [...] que signifiait cette vie de retraite où je me séquestrais jusqu'à ne plus aller au théâtre ? ». (*La Prisonnière*, p. 1663) Le confinement à l'effet d'être serein et heureux en amour s'est révélé contreproductif, car il a indéniablement fortement contribué à la désagrégation de l'identité des amants et à l'effritement de leur amour. Jusqu'ici, l'effet provoqué par les divers motifs du thème sur la personnalité de l'héroïne laissent penser que le paysage de l'œuvre est sombre. Or, ces métamorphoses contrariantes du chronotope de l'enfermement sur les protagonistes n'occulent pour autant pas les effets mélioratifs notoires qu'on a pu observer.

2.2. Au catalyseur d'énergie créatrice et émancipatrice

L'ambivalence de la portée du confinement dans *La Prisonnière* est visible par sa capacité à exercer, en plus de l'effet péjoratif sus-mentionné, une influence positive sur la personnalité du personnage. Il peut sembler paradoxal qu'Albertine dans sa captivité parvienne à expérimenter une sorte d'épanouissement. À la vérité, ce phénomène est possible au regard du fait que l'empêchement physique est propice à la réflexivité identitaire. Cette centration sur soi promeut l'exploration de son intériorité, l'écoute des besoins profonds du moi et la libération des forces vitales insoupçonnées. Il s'agit là d'une sorte de cheminement initiatique qui révolutionne la perception qu'avait le protagoniste de sa situation, de son rapport à lui-même et de sa relation à l'autre.

Sur le plan physique, Albertine va connaître une transformation vestimentaire par les bons soins de madame Swann et deviendra peu à peu une femme élégante (*La Prisonnière*, p. 1650). Cette métamorphose de sa mise est symptomatique de sa libération, car comme nous le rappelle Jean-Pierre Demoule (2020, p.4) : « Le vêtement peut en effet signifier un confinement à l'intérieur de soi-même. » En outre, sur le plan intellectuel, Albertine Simonet découvre également son potentiel pendant sa captivité et en est reconnaissante. Le narrateur le souligne ainsi qu'il suit :

Elle [...] lisait beaucoup quand elle était seule et me faisait la lecture quand elle était avec moi. Elle était devenue extrêmement intelligente. Elle disait, [...] : « Je suis épouvantée en pensant que sans vous je serais restée stupide. Ne le niez pas, vous m'avez ouvert un monde d'idées que je ne soupçonnais pas, et le peu que je suis devenue, je ne le dois qu'à vous. »

La Prisonnière, (p. 1650)

L'évolution intellectuelle dont fait preuve la captive témoigne à suffire que son enfermement, de manière surprenante est facteur de son épanouissement à travers cet essor intellectuel. C'est dans cette perspective que Michelle Perrot (2017, p. 11) a pu dire que : « Les expériences de l'enfermement disent les bienfaits de la liberté ». À l'observation, il s'agit d'une liberté de la pensée en dépit de l'emprisonnement corporel. Cette évasion par l'esprit stimule l'intelligence d'Albertine et se ressent dans l'amélioration de la qualité de sa communication. Marcel, en témoin de ce changement mélioratif, confirme : « [...] malgré des habitudes de parler stupides qui lui étaient restées, Albertine s'était étonnamment développée [...]. Albertine [...] s'exprimait tout autrement que la petite fille qu'elle était il y avait seulement quelques années à Balbec. » (*La Prisonnière*, p. 1615) La réclusion se mue en catalyseur d'énergie créatrice tant et si bien que plus loin, on notera que son séjour en prison a éveillé son sens imaginaire, ce qui la pousse à se remettre avec zèle à la peinture⁴. Force est donc de constater qu'ici, captivité rime avec créativité et isolement avec épanouissement.

Par ailleurs, Albertine goûtant ainsi aux bienfaits de la solitude découvre son identité individuelle au sens de Norbert Elias (1987, p. 71) pour qui : « L'individu est l'être humain pris isolément ». La séquestration a permis une réflexivité identitaire, qui favorise une prise de distance inusitée grâce à laquelle le regard d'Albertine sur elle-même, sur son enfermement et sur le monde se renouvelle. Elle s'individualise véritablement tel que le fait observer le narrateur : « Je me souvenais, j'avais connu

⁴ Les détails de ce regain d'intérêt pour la peinture sont livrés à la page 1911.

une première Albertine, puis brusquement elle avait été changée en une autre, l'actuelle. Et ce changement, je n'en pouvais rendre responsable que moi-même. » (*La Prisonnière*, p. 1645) L'identité de la prisonnière a si profondément été modifiée que son oppresseur la reconnaît à peine. C'est désormais une captive insaisissable et affranchie. Ceci nous autorise à souligner la pertinence des propos de Jean-Pierre Démoule (2020, p. 02), qui indique que : « [...] l'histoire de l'humanité pourrait être malgré les apparences de la mondialisation, celle de son confinement progressif, [...] où l'on ne sort de 'chez soi' que pour se confiner dans une voiture individuelle ou un transport en commun, puis dans un bureau ou 'l'open space' qui permet de gagner son pain à la sueur virtuelle 'de son front' ».

La limitation physique a engendré une liberté de l'esprit, dans la mesure où l'imagination et la rêverie que développe la recluse sont devenues des issues par lesquelles elle échappe à l'austérité du confinement. Fortement liée au concept d'identité, la rêverie est une fuite mentale, une échappatoire à l'effet de préserver son identité, sa santé physique et mentale. Cette libération par la pensée n'est pas domptable par l'oppresseur qui en est bien conscient : « Et je me rendais compte qu'Albertine n'était pas même pour moi (car si son corps était au pouvoir du mien, sa pensée échappait aux prises de ma pensée) la merveilleuse captive dont j'avais cru enrichir ma demeure » (*La Prisonnière*, p. 1894) Plus Marcel multipliait les mesures privatives, plus Albertine développait des stratégies pour rester insaisissable. Le pouvoir de l'imagination qu'elle découvre étant confinée est finalement la voie royale d'accès au cheminement intérieur d'où elle puise l'énergie nécessaire pour s'affranchir aussi physiquement de sa prison. Par cet effet euphorique de la séquestration sur la personnalité de l'héroïne, le paysage de l'œuvre s'éclaircit. Cette libération charnelle survient au grand dam de Marcel, qui décontenancé, recevra de Françoise la lettre d'adieu laissée par Albertine. *In fine*, la démarche richardienne s'est révélée féconde pour notre démonstration. En effet, sa pertinence se déploie au travers des divers motifs qui décrivent le thème du confinement et qui sont sus-reçus et analysés : les mobiles et les formes dudit confinement. Le caractère itératif de ces motifs consolide le point de vue de J.-P. Richard (1961, p.25) qui stipule que : « [...] la répétition ici comme ailleurs signale l'obsession ». Cette obsession permet de caractériser le paysage de l'œuvre par le truchement de la dualité des enjeux (malfaisants/bienfaisants) de la captivité sur l'identité du protagoniste. L'univers imaginaire qui en découle campe l'auteur de *La Prisonnière*, dans une sorte d'apologie du sujet pensant. Proust apparaît dès lors tel un panégyriste qui célèbre le potentiel enfoui dans chaque individu, potentiel grâce auquel le sujet peut convertir les circonstances les plus désobligeantes en situations épanouissantes.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, portant sur l'étude de l'ambivalence du confinement et de ses incidents identitaires sur les personnages dans *La Prisonnière*, il nous semble de bon ton d'indiquer que les mobiles du thème de l'enfermement fluctuent entre amour possessif, jalousie morbide, quête de sécurité amoureuse et obsession. Sous quelles que formes que se décline la claustration ici - subie/consentie ; ferme/poreuse ; physique/mentale -, elle exerce un effet tantôt dysphorique, tantôt euphorique sur l'identité des protagonistes. Ces métamorphoses, qui sont le reflet du paysage de l'œuvre selon la démarche richardienne, témoignent d'une évolution dans les représentations de la séquestration. La description des motifs qui fondent notre thème établit que, loin d'être uniquement une épreuve

oppressante et limitative, l'expérience du confinement peut s'avérer gratifiante. Ceci dans la mesure où l'individu expérimente une évasion par l'esprit qui booste l'exploration de son intériorité, l'éveil de sa créativité, la redécouverte de la dignité humaine, la libération des forces vitales insoupçonnées, autant d'effets bénéfiques qui déterminent le paysage de l'œuvre. Dès lors, il appert que la vision du monde de l'auteur est marquée par une certaine égo-poétique. En effet, Marcel Proust procède à un plaidoyer en faveur de l'individualité. Son esthétisation du confinement met en avant le moi, la singularité de l'identité comme étant un facteur catalyseur d'énergie pour transcender toutes sortes d'épreuves à l'effet de connaître un essor épanouissant de l'individu. Cette vision égo-poétique du monde est d'autant plus porteuse de signification que l'humanité connaît une crise sanitaire qui l'expose à la claustration. Capitalisant le potentiel enfoui en lui, l'individu devrait être à même de renverser la vapeur à l'image d'Albertine Simonet et s'épanouir en dépit des coercitions liées au confinement. À tout prendre, cette analyse promeut la modification de la perception péjorative généralement assortie à l'enfermement. Au-delà même de la pandémie actuelle, aux allures liberticides, il nous semble nécessaire et même vital que soit revisitée la perception de l'isolement.

Références bibliographiques

- Barthes, R. (1964). *Essais critiques*, Paris : Seuil
- Butor, M. (1975). *Entretien avec Madeleine Chapsal : Les Écrivains en personne*, Paris : Juillard
- Demoule, J.-P. (2020). *Pré-histoires du confinement, Tracts de crise* Paris : Gallimard, 35, 1-12.
- Elias, N. (1987). *Conscience de soi et image de l'homme, La Société des individus*, Paris : Pocket , 69-72
- Goffman, E. (1968). *Asiles*, Paris : Éditions de Minuit, (traduction de Liliane et Claude Lainé)
- Perrot, M. (2017). *Préface. Le genre enfermé*, Heullant-Donat, Isabelle et al. *Enfermement III. Le genre enfermé. Hommes et femmes en milieux clos (XIII^e-XX^e siècle)*, Paris : Publications de la Sorbonne, pp. 11-14
- Proust, M. (1999). *À L'ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris : Gallimard
- Proust, M. (1999). *Sodome et Gomorrhe*, Paris : Gallimard
- Proust, M. (1999). *La Prisonnière*, Paris : Gallimard
- Richard, J.-P. (1961). *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris : Le Seuil
- Richard, J.-P. (1974). *Proust et le monde sensible*, Paris : Le Seuil
- Slimani, L. (2020). « L'expérience du confinement, de l'enfermement, de l'immobilité fait partie de l'histoire des femmes *Le Monde*, 29 mars